



Jean et Beatrice

théâtre intime
d'après Carole Frechette
public adulte
durée: 1h30

compagnie Mémoire vive
06.29.50.10.77
contact-memoirevive@orange.fr

Jean et Beatrice

théâtre intime
d'après Carole Frechette
public adulte
durée: 1h30
création: 2020

mis en scène
Henri Fernandez
et **Camille Giraudin**
interprété par
Solène Castets
Alexis Pottier

Programmé :

Festival Off d'Avignon théâtre **Humanum 149**
du 21 au 31 Juillet 2021
théâtre **Strapontin** (Marseille)
le 17 novembre 2021
théâtre du **Carré Rond** (Marseille)
Les 15 et 16 avril 2022
théâtre du **Têtard** (Marseille)
6 octobre 2022
théâtre **Strapontin** (Marseille)
Les 24 et 25 février 2023



Résumé

Dans son appartement au trente-troisième étage d'une tour, Béatrice attend l'homme qui la délivrera de sa solitude. Elle fait passer une annonce promettant une récompense substantielle à l'homme qui saura l'intéresser, l'émouvoir et la séduire. Jean, un chasseur de primes expérimenté, se soumet aux trois épreuves par appât du gain. Mais Béatrice hausse les enchères : il s'agit en fait d'inventer l'amour. L'appartement se transforme en piège, la rencontre devient un duel. Tour à tour, Jean et Béatrice mettent en scène les gestes de l'intimité, miment les échanges de confidences, les disputes et les réconciliations, le partage du quotidien et l'usure du temps. Chaque tentative est une sorte de théâtre-vérité. Suffirait-il de croire à l'amour pour le faire exister ?

Grâce à une mise en abîme permanente, cette mise en scène du célèbre texte de Carole Frechette nous invite à explorer le pouvoir du récit sur nos imaginaires.



La pièce de Carole Frechette commence comme un jeu amoureux pour se transformer en huis clos qui se referme comme un piège sur ses victimes. De récit en récit, de tentatives en échecs, le texte de Carole Frechette creuse un chemin vers les profondeurs insoupçonnées de nos croyances et de nos représentations en ce qui concerne le couple, la solitude, la liberté.

Note d'intention

Enfance

A la source des croyances qui modèlent la conduite de Jean et Beatrice se trouve l'enfance. Comme si chaque mot, chaque geste était rapporté, appris par coeur. Les histoires de princesses occupent une grande place dans le paysage intérieur de Beatrice; elles structurent ses schémas amoureux mais sont également responsables de ses carences affectives. Ces récits compilés et érigés en modèle de vie font d'elle un monstre destiné à la solitude. L'enfance est également très présente chez Jean, sans cesse convoquée dans ses récits pour intéresser Beatrice, l'émouvoir ou la séduire, il nous a semblé que ce n'était pas là l'effet d'un simple mimétisme de circonstance de sa part mais bien un point d'accroche.

J'ai voulu faire de l'enfance et ses récits initiatiques source de bien des malentendus de la vie adulte, l'antidote à la relation toxique qui se tisse entre les deux protagonistes. En sortant du naturalisme induit par le texte, il nous est apparu nécessaire d'ouvrir des portes imaginaires et de tracer des lignes de fuite par lesquelles échapper à une réalité trop terre à terre. Le dernier geste de Jean témoigne de cette volonté d'échapper à la violence et d'accéder à une innocence qui ne serait pas la crédulité de l'enfance mais une innocence choisie, conquise.



Espace mental

Conçue comme un jeu de rêve, la scénographie nous immerge immédiatement à la frontière entre réalisme et espace mental. Est-ce un lieu bien réel? Sommes nous dans la tête de Beatrice? Le décor évolue vers le dénuement, se défait de ses oripeaux et de son clinquant à mesure que le mensonge se dévoile. Tout l'enjeu de l'installation fut d'épouser le travail d'élucidation induit par le dialogue et faire de ce désenchantement une source de beauté.

C'est l'impasse, la souffrance et pour finir, le manque qui sera à même de provoquer les larmes de Beatrice. Témoigner du mouvement profond de l'évolution de Beatrice, voilà le défi de cette scénographie à la fois simple et ludique.

L'outrice



Carole Frechette

Née à Montréal au milieu du XXe siècle, un jour de canicule, d'un père comptable et d'une mère ménagère, deuxième d'une famille de quatre filles. Grandi dans les années cinquante, entre « Papa a raison » et maman à la maison, entre grand messe du dimanche et « blondes have more fun ». À 12 ans, rêvé en secret d'être actrice pour émouvoir en gros plan, comme Michelle Rossignol dans « Le Survenant ». Devenue adulte en cheveux longs et pattes d'éléphant, au son de « The Times they are a changin' » et « Mon pays ce n'est pas un pays ». Pris le train de la révolution dite tranquille, secoué le social, l'intime, le politique, le sexuel, filé à toute vitesse vers la trentaine. En cours de voyage, osé devenir actrice. Fait du théâtre « engagé », sur la condition des femmes. Pendant dix ans, affirmé bien fort que « Nous aurons les enfants que nous voulons » et que « Maman travaille pas, a trop d'ouvrage. » Devenue mère en 1980, année du début de la fin des utopies. Commencé à écrire. Senti, un matin de mai 1983, que j'avais enfin trouvé ma place dans le théâtre. Moment de vertige et de joie.

Jamais arrêté d'écrire depuis. Donné naissance à Marie, Simon, Élisabeth, Béatrice, Jean, Hélène, Grâce, Madeleine et les autres.

Souvent inquiète, angoissée, parfois nostalgique des années de feu et de fougues, mais jamais blasée. Emue comme au premier jour quand surgissent du silence les êtres qui m'habitent.

Le feu et la glace

Nouvelle écrite par **Anais Janin**, autrice
à propoos du spectacle

Nous traversons un bout de ville en taxi, mettant plus de temps que si nous avions marché. C'est comme ça en ville, le plus facile est le plus compliqué. Marseille a toujours la même couleur le soir, un brun sombre. La Lune ici n'a rien à dire. Heureusement, il y a le théâtre, et ce soir, nous allons au théâtre. Nous patientons dans l'étroitesse de l'entrée. Les regards entre futurs spectateurs se croisent. Il n'y a pas de visage type qui vient dans un petit théâtre le vendredi soir, mais notre air sympathique nous catégorise tout de même. Nous entrons entre gens sympathiques, donc, nous installer sur les petits bancs. La proximité n'est pas si gênante, les gens sympathiques sont à la fois pudiques et généreux. Marseille est une sorte de grotte ces temps, et dedans j'y ai ma propre grotte, il me semble m'être dirigée vers le point blanc de la voûte, pour me retrouver dans ce théâtre. Il y a des périodes brun sombre, vous le savez, même pour les gens sympathiques. Murs bosselés de velours et d'aigreur.



Ce soir, nous sommes en compagnie de, pardon plutôt, en proie à, Jean et Béatrice. Un duo étourdissant. L'écriture, de Carole Frechette, est simple et aiguisée, combinée à la finesse d'humanité de la mise en scène et la force désarmante des deux acteurs. Ils ne vous laissent plus le choix que d'être entièrement là. Sans échappatoire. Même les chiottes sont inaccessibles. Nous manquons de souffle, puis en avons trop. Les deux, là, ils la cognent, notre sympathie, on se la coince entre les dents ou on se l'avale. Déglutitions discrètes dans le public. La pudeur généreuse. Jean et Béatrice, discutent, murmurent, hurlent, se taisent, étouffent, disent. Ça oui, ils disent. Elle use des mots, il use du silence, en abîment la même chose, en sauvent la même chose. Ils me forcent la main. Clé de bras, tête tournée à 180, m'obligent à changer de vision sur les histoires, toutes les histoires composant mon passé et mon futur, et ça, pensez-vous, ça me fait remuer sur mon petit banc de bois. Je ne fais pas un pas de côté mais un double-salto avec retombée en poirier. Léger choc crânien, torticolis. Je m'étire la nuque.

Jean et Béatrice sont grinçants d'honnêteté. Un œil dans le huis-clos et la sympathie est démasquée, abattue, reniée. On la cherche, avec nos gueules moins lisses, on cherche cette juste-mesure, sur scène, en nous, sous le banc. On y va au cure-dents, on en fond de sueur, on s'en creuse les joues. Les deux fêlés là, sont sans mensonges, sans grossièretés et sans promesses. Pas dans leurs mots, ni dans les histoires qu'ils s'inventent, non, mais dans ce qui émane de leurs pores et coule le long de leurs traits. Visages qui n'ont plus rien à voir, avec ceux qui se croisent dans une entrée étroite de théâtre. Le huis-clos nous fait front. Nous-mêmes, transpirons soudain leur honnêteté, collé à notre voisin dont on essaye d'oublier la présence. Elle est gênée, la sympathie, elle s'en excuserait presque.

On étouffe, parce que soudain, il faut assumer d'être venu au théâtre voir Jean et Béatrice, il faut assumer d'avoir voulu aimer, d'avoir, essayé d'aimer, d'avoir, forcé à aimer. Non, nous n'avons pas aimé. Les murs sont moites, les pupilles écarquillées. L'apnée qui se donne en spectacle n'est pas inconnue. La mare gluante s'agite, les cadavres relationnels remontent, avec eux leurs cris poignants, mains menaçantes, déchirures d'entrailles. Nos yeux dans les leurs troués. Puis la brume silencieuse. Nos applaudissements cassent le rêve. Nous sentons de nouveau nos pieds. Les poitrines sont lourdes. Nous quittons la salle, nous ne sortons pas de la pièce : Jean et Béatrice sont presque tout ce, tous ceux, que nous connaissons. Ils nous laissent à nous-mêmes et nos passions sadomasochistes sous le bras. Après cette heure et demie, nous nous jurons de ne plus vouloir ressentir cela, de ne plus plonger dans l'éternel décor sensationnel... jusqu'à la prochaine pièce, jusqu'à la prochaine histoire. Sortons, allons respirer. Nous retrouvons nos têtes sympathiques. Mais tout ce merdier est accroché à nos chairs. Il va falloir s'en secouer comme un chien de ses puces.

Je dois marcher pour rentrer, faire quelques détours tel un taxi urbain. L'air frais brun caresse ma joue chauffée par les gifles, mon visage étourdi de nuances. Marseille a la brume de Resident Evil, les zombies affamés de vérité me rattrapent. Ne pas courir. J'ai pris trop de recul ce soir et il me faut doucement revenir plus proche. Mes mains dans les poches avec au bout des doigts, violence et tendresse pour Jean et Béatrice. Des gars, assis sur un banc, têtes dans la fumée grise, me soufflent quelques avis sur mon corps. Je pourrais, là, faire un câlin tendre à un inconnu, tête sur l'épaule, en lui mettant des droites franches dans les côtes. Le brun est plus brun. A la coloc, l'air stagne. Les histoires passées errent dans le couloir, nous suivront dans nos lits. Il nous faut du froid pour les microfissures, de la chaleur pour les contractures. Nous discutons à peine, c'est à Jean et Béatrice, que nous devons parler, maintenant. Je les retrouve à mon bureau.



Béatrice. Tu brûles d'une envie de vivre, encombrée de tes mains possédées, dépendantes. Tu attends l'homme qui ne s'attend plus lui-même, ton feu contenu sous des couvertures qui grattent. L'homme vient. Le dragon déchaîné bondit à son cou, crachats de flammes. Un jet abrasif pour réchauffer l'homme-charbon qui s'est oublié un jour dans le four. Le foyer de ton feu ne peut être qu'un bucher. Tu le gaves, l'homme, tu le gaves et son foie finit malade, inflammé, en surchauffe. L'ébullition fantasmée en bulles de champagne. Poc, bouchon dans les dents. Tu caches aussi bien tes canines pointues par ta crinière enflammée, que ta dépression dans tes talons bruyants. Tu as le vide bourgeois, celui qui alourdit les murs. Ta voix frappe mes tempes, tend mes muscles, je la tordrais de mes poings. Tu tombes en malaises dans tes propres vides, pour ressentir ta poitrine flamber de massages cardiaques à s'en péter les côtes. Les douleurs en sortie d'anesthésie sont les plus belles et les plus atroces – les plus vives, et si l'homme en suffoque, pic de glace dans le sternum, toi tu en jouis, d'intensité. Tu veux brûler de vivre, les mains cloquées. Tu me fais mal. Nous avons la même douleur, celle de l'homme absent, absent parce qu'il est mort-vivant, absent parce qu'il est figé dans la glace, et ses mains et son cœur, et celle de ne savoir survivre qu'à travers cette absence. Le ventre est vide. L'homme nous manquera toujours, Béatrice. Je suis hantée par le contour du fantôme que tu dessines. Le voile de l'attente porté par tant de femmes.



Jean, ta froideur n'a de classe que sa franchise. Elle sent le vieux charbon. Dur, qui tache les mains dès l'ouverture inespérée du four. La femme t'attend le ventre vide et tu as renoncé à ta faim de vie. Toi aussi, tu as le vide bourgeois, celui qui produit du vent. Un vent froissé, bleu sombre. Tes vieilles plaies cryogénisées, tu es mort de ne pas en être mort. On confondrait presque leur glace à du cristal. Tes tripes congelées s'enroulent autour de la femme avec brillance et valeur. Mais tes pupilles tremblent devant l'étincelle avec laquelle tu joues. Le feu crépite et tu te crispes pour ne pas en fondre. Il flambe de plus belle et tu pars en éclats, croyant échapper à l'état liquide. Tu pars en éclats et à cet instant, tes poches de billets accumulés ne peuvent plus rien d'autre que des confettis. Par toi, surgissent les cris de tant d'hommes, qui par le matériel, plus encore que par la matière, trouvent une consistance épaisse et palpable dans un décor de suie. Draps blancs camouflant les ruines. Là où l'existence du feu n'a plus de magie, seulement une fonction destructrice. C'est l'anesthésie de l'anesthésie, et le non-vécu tressaille. Nous partageons la même peur et j'en ai des crampes. Celle des flammes qui dévorent un monde rangé, saccagent les cabanes de papier. La femme nous envahira toujours, Jean.





Jean et Béatrice, la chanson aurait pu être belle. Les langues s'entremêlent de sons éternellement inaudibles. L'impossible retrouvaille, devant un pont effrité, me torture. Le feu en veut à la glace d'être glace, le feu s'en veut d'être feu, la glace en veut au feu d'être feu, la glace s'en veut d'être glace. Les coups de fouet deviennent langage et perdent en pitié, les peaux refermées s'insensibilisent, il faut frapper toujours plus fort. Le désir commun d'éprouver et d'en être compris se tartine de discours pâteux. Il colle au palais, se coince dans la trachée, recraché en boules compactes. Le pont est totalement parti dans la rivière furieuse, on se rejoint juste au-dessus, à peine en vie, l'air soulevant les corps à bout de bras. Là, l'atmosphère commune, celle de l'émotion blessée, coupable, apeurée. Ici, la compréhension absolue promise.

Illusion grotesque, encore faudrait-il être mort pour cela.

Les cris se confondent à la douceur, les coups à des caresses, la rage à l'affection. On se souvient, pourtant, de nos visages sympathiques. On se demande à quel moment précis ils nous ont totalement échappés. A quel instant nous nous sommes démasqués. Nous jurons ne pas avoir vu, la tiédeur s'en aller.

En soi, le feu et la glace, l'émotionnel et la matière, l'impalpable et le palpable, la femme et l'homme, le débordement et le manque. L'enfant et le sage, l'esprit et la chair, la sympathie et l'honnêteté, l'attente et l'absence. La vie, la mort. Nous sommes des êtres irréconciliables mais conciliants. Il nous faudra composer avec, maintenant. Sans mensonges, sans grossièretés, sans promesses. Que l'amour, puisse vaincre les histoires.

Anais Janin, février 2023

avis spectateurs

Yves

Au départ titre plat, affiche insolite, ça me paraissait risqué, et c'est splendide. 1h30 de surprises et d'échanges haletants. Très beau texte servi par un formidable duo d'acteurs, devenants spectateurs d'eux mêmes via une mise en abyme permanente. Provocations, émotions, pouvoir des mots, des gestes jusqu'à la danse...Merci pour cette lutte sans merci! Bravo aussi pour toutes ces bouteilles à la fois sources et sources de lumière. Jusqu'au 31 juillet. Moi, j'y retourne!

Coralie

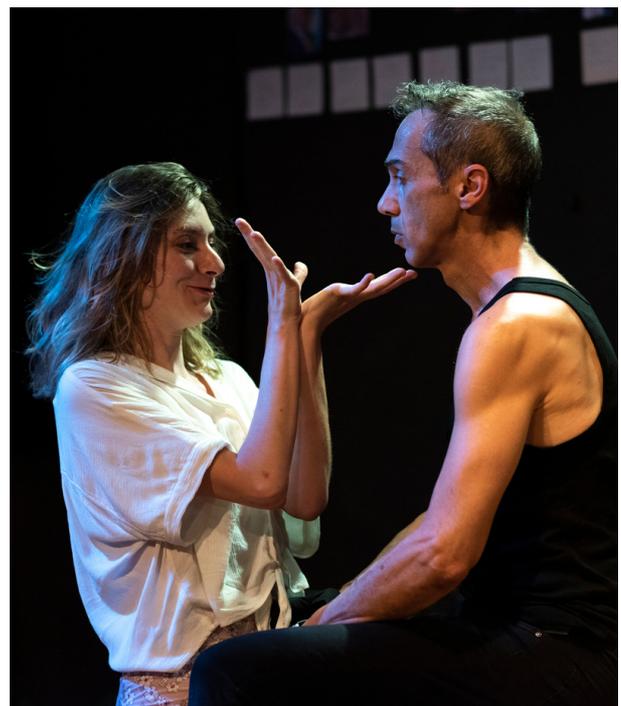
C'est à l'occasion de cette belle représentation que j'ai découvert le texte de Carole Fréchette. Un texte à la fois drôle et très profond puisqu'on y parle de solitude existentielle, du "complexe de Cendrillon" induit par les fictions cinématographiques et par les contes et légendes qui constituent notre univers mental depuis l'enfance et de bien d'autres choses. En tant que militante féministe, je me suis surprise à espérer que les personnages "finissent ensemble" alors que cette relation et manifestement toxique. Bon, je me suis vite ressaisie, car la violence est très présente dans le spectacle: parfois directement dans les gestes, les insultes et les cris et à d'autres moments par l'intermédiaire d'un humour noir bien maîtrisé par les comédien.ne.s et la mise en scène. La scénographie est constituée d'objets et d'accessoires très simples "bouts de ficelle", au sens propre comme au figuré (mais c'est complètement assumé) et la mise en scène choisit de faire confiance aux spectateurs et de se fier à leur imagination. Les comédien.ne.s sont très crédibles et le fait qu'il et elle jouent sur un registre un peu différent souligne l'impossibilité que les personnages puissent se rejoindre. Bref je conseille vivement ce spectacle qui correspond à ce que j'attends au théâtre: simplicité et profondeur!

Sophie

Elle veut être aimée, il veut gagner de l'argent il répond à une annonce surprenante et ces deux-là se rencontrent... Les deux comédiens sont fabuleux, ils nous entraînent avec eux dans un tourbillon d'émotion, d'amour et de confrontation! On en ressort émus et secoués. Les acteurs sont portés par une mise en scène poétique et intelligente. La musique nous enveloppe... Allez y sans hésiter, le festival sert à ça! Vibrer quand on va au théâtre!

Sandrine

Formidable! Un duel déchirant de deux personnages, un duo sublime de deux comédiens, c'est mon COUP DE COEUR du off cette année!! Entre l'effroi, la tendresse, la réflexion, le rire, entre la vérité et le mensonge, c'est la sincérité de deux comédiens qui nous coupe le souffle!! A voir absolument!!



l'équipe artistique



Henri Fernandez (metteur en scène)

C'est d'abord en tant que technicien, régisseur et scénographe, que Henri Fernandez fait ses premiers pas dans le théâtre. En intégrant la compagnie du Carré Rond en 2014, il joue dans les pièces de la programmation (Camus, Molière et Ionesco notamment) où il fait ses premières armes en tant que comédien. A partir de 2016 il approfondie sa pratique en se nourrissant de théorie et en créant dans d'autres cadres, plus axés sur les écritures contemporaines comme la classe pro de l'école dramatique Sylvia Roche et les ateliers libres d'Alain Simon, cette même année il mettra en scène Je te regarde d'Alexandra Badea. Depuis 2017, il anime de nombreux ateliers pour tous les âges et se sert de ses différentes casquettes pour apporter un esprit de synthèse à ses créations.



Camille Giraudin (assistante à la mise en scène)

Après avoir travaillé sur la pièce Les Sept péchés capitaux sous la direction de Solène Castets (texte collectif de J.P. Alègre, Pierre Notte et al.), Camille Giraudin a participé à la mise en place d'un atelier théâtre et improvisation à l'Hopital Edouard Toulouse de Marseille. On l'aura vue dans Je te regarde d'Alexandra Badéa mis en scène par Henri Fernandez au Théâtre du Carré Rond à Marseille. Psychologue clinicienne orienté par la psychanalyse, elle intervient auprès de plusieurs associations et institutions à Marseille et à Aix en provence.



Solène Castets (Beatrice)

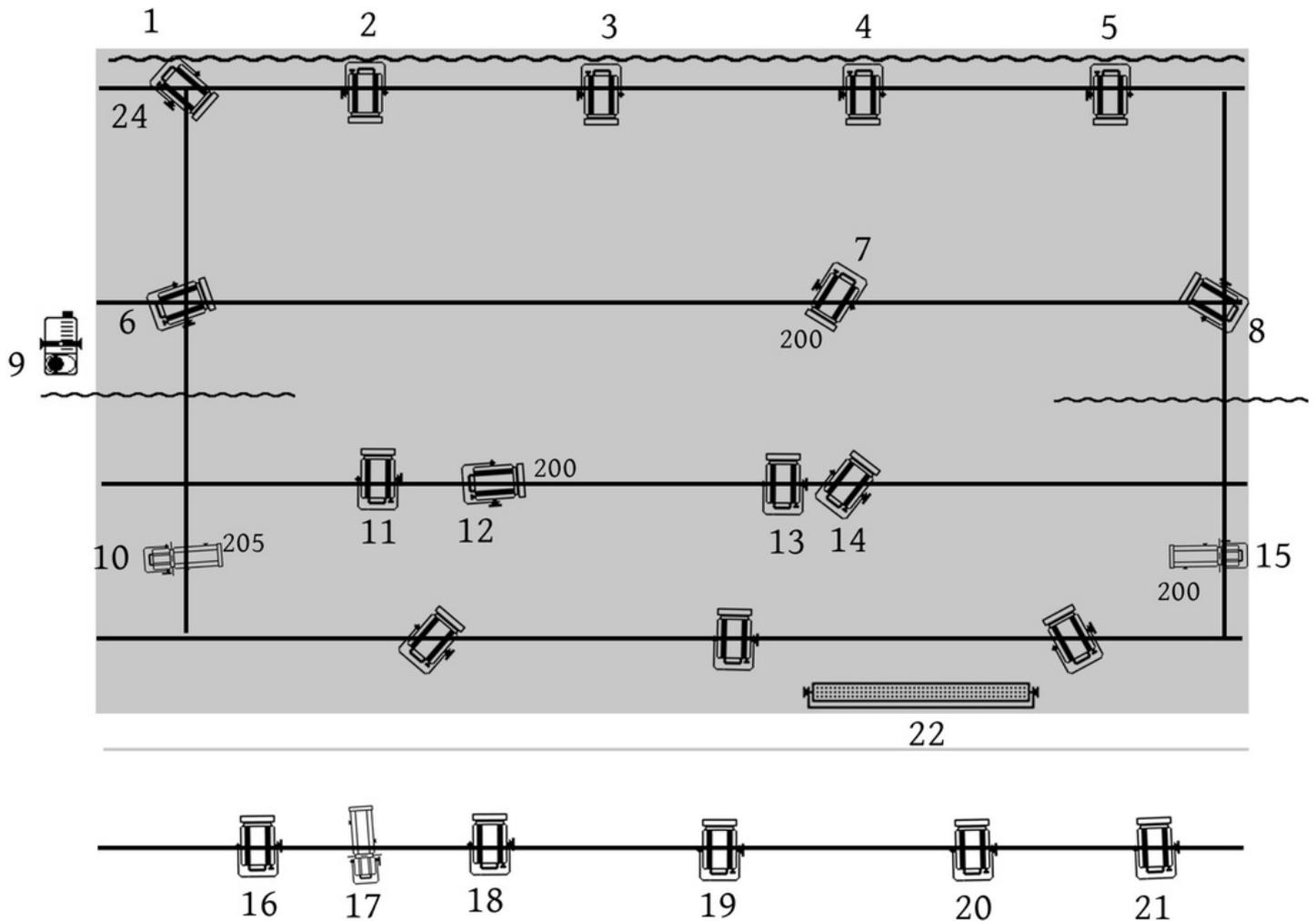
Après des études de Lettres à l'Université, Solène Castets se forme au métier de comédienne à la Compagnie d'entraînement du Théâtre des Ateliers puis au Studio Müller à Paris. En 2014, elle intègre diverses compagnies, notamment Le Mille-Feuille (Aix-en-Pce), le Théâtre du Carré Rond (Marseille) et la compagnie Evohé (Vitrolles). On a pu la voir dans Les Justes de Camus ou encore dans Oh les beaux jours de Beckett. Elle est également metteur en scène et à signé dernièrement l'adaptation et la création de Maupassante. En 2023 elle fonde sa propre compagnie oeufospheria.



Alexis Pottier (Jean)

Alexis Pottier joue actuellement au théâtre le rôle de Joseph Garcin dans Huis Clos de Jean-Paul Sartre, de Gregor Samsa dans l'adaptation de La Métamorphose de Franz Kafka et de Boris Annenkov dans Les Justes d'Albert Camus. On l'a vu auparavant sur les planches dans Comme s'il en pleuvait, Le Prénom, Dona Juana, Antigone, Le Médecin malgré lui, Le dindon. En 2020 Il intervient en qualité de professeur de théâtre pour l'école de commerce Kedge.

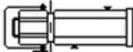
fiche technique



salle

 pc 1000 x20

 machine brouillard (x1)

 découpe 1000x3

 barre LED (x1)

filtres couleurs: 205(x1), 200 (x3)

autre:

-luminaires indépendants suspendus au grill